

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

81.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

VI

Pendant ce long interrogatoire, la frayeur de l'Indien s'était peu à peu calmée; ses blessures en somme peu profondes, car il avait en réalité, malgré l'intensité terrible des premières dou-

Ceci prouvait deux choses: la première, l'absence total de sens moral du misérable, et son inintelligence réelle, puisqu'il aurait dû bien savoir, ou du moins deviner que parmi ces quatre personnages masqués, devant lesquels il était interrogé, son maître devait se trouver, et le prendrait en flagrant délit de mensonge, et ensuite qu'il ne savait pas à quels hommes il avait affaire.



... l'hôtelier en expliquait le mécanisme et indiquait le moyen de l'ouvrir et de le fermer...

leurs, en beaucoup plus de peur que de mal, ne la faisaient plus que légèrement souffrir; Oregano s'était presque complètement rassuré; il croyait que cette fois, comme la première, il s'en tirerait avec quelques horions, et voyant avec quelle apparente mansuétude il était interrogé, il avait arrangé dans sa tête une histoire qui devait, croyait-il, tromper ceux qui l'écoutaient si bénévolement, et le rendre blanc comme neige.

Tout ce qu'il avait rapporté jusqu'à l'arrivée à Mexico, était à peu près vrai, mais, à partir du moment de l'arrivée dans la ville, tout ce qu'il allait dire ne devait plus être que mensonges et fourberies.

— Aussitôt après avoir franchi la barrière, reprit Oregano, je dis à mon compagnon Peters Batt: C'est à vous à nous guider maintenant à travers cette grande ville que je ne connais pas.

— Bah! répondit mon compagnon, peu importe que vous la connaissiez ou non, vous en serez parti avant une heure.

— Pourquoi cela? demandai-je.

— Parce que l'on sait la présence de votre maître aux environs de la ville, et que c'est vous qui êtes chargé de le faire arrêter par un détachement de soldats, qui n'attend que votre arrivée pour se mettre en route.

— Qu'ont-ils besoin de moi pour cela ? repris-je.  
 — L'officier n'a jamais vu don Luis, vous le lui indiquerez.  
 — Ah ! dis-je assez peu satisfait, je suis bien fatigué.  
 — C'est l'ordre du général, me répondit sèchement Peters Batt.  
 — Mais les deux dames ? lui demandai-je.  
 — Qu'elles ne vous inquiètent pas, je sais où je dois les conduire.  
 — Alors où allons-nous, en ce moment ?  
 — A la caserne de la Accordada, où les soldats nous attendent.

— Je baissai la tête et je me résignai, Seigneurie ; insister aurait été inutile ; Peters Batt est l'homme de confiance du général ; je continuai donc à marcher près de lui ; il prit des rues détournées, et bientôt il s'arrêta devant une caserne qu'il me dit être celle de l'Accordada ; un officier fumait un cigare devant la porte ; Peters Batt lui fit un signe, l'officier s'approcha ; il causèrent ensemble pendant quelques instants, puis mon compagnon me présenta à l'officier, et s'en alla en me souhaitant bon voyage ; alors...

— Ne vous assigna-t-il pas un rendez-vous, où vous pourriez le rejoindre à votre retour ?

— En effet, dit vivement l'Indien pris à l'improviste, il me dit que je le retrouverais dans une maison de la place de Nevatitlan ; une place où l'on fait quelquefois des courses de taureaux ; il me désigna cette maison dont il ne se rappelait plus du numéro, en me disant qu'elle était fort belle, et avait deux colonnes de chaque côté de la porte, ce qui la rendait reconnaissable, car c'était la seule de la place qui fut ainsi.

Sans s'en douter le moins du monde, l'Indien avait désigné la maison louée le jour même par don Estevan ; il lui avait fallu répondre sans hésiter, et tout naturellement il s'était enfermé.

— Alors l'officier me fit donner un cheval frais, continua l'Indien, et une heure plus tard...

— Assez de mensonges, drôle ! s'écria don Estevan d'une voix tonnante, espérez-vous donc nous tromper si grossièrement ?

— Seigneurie... balbutia l'Indien effaré en se réveillant en sursaut du rêve qu'il faisait.

— Silence, fourbe effronté, vous mentez depuis une demi-heure ; et se tournant vers Sidi Muley et Camaoho qui s'étaient rapprochés : Préparez-vous ; quant à vous, misérable, vous apprendrez à vos dépens ce qu'il en coûte de se jouer de nous.

— Je vous supplie, Seigneurie ! s'écria le misérable en joignant ses mains ensanglantées, et vert d'épouvante.

— Vous avez dit que vous n'étiez jamais venu à Mexico, ce n'est pas vrai ; quatre fois vous y avez accompagné votre maître, et chaque fois vous y avez séjourné pendant un mois au moins.

— Seigneurie...

— Votre maître est ici, il vous entend ; dit un des masques d'une voix sourde.

L'Indien baissa la tête avec confusion.

— Vous n'êtes pas arrivé à Mexico hier, vous y êtes arrivé il y a dix jours ; vous n'êtes pas allé à la caserne de la Accordada, ce qui aurait été impossible puisqu'on se battait dans la ville, et que toutes les communications étaient interrompues hier ; vous avez conduit les deux dames, je ne sais où, mais je le sau-

rai ; le surlendemain le général vous a fait appeler ; il a eu avec vous une longue conversation, à la suite de laquelle il vous a remis une bourse d'or et une lettre adressée au lieutenant de dragons don Andrés Bravo, avec ordre d'aller l'attendre au Rancho del Venado, où cet officier et le détachement sous ses ordres devaient faire une halte de vingt-quatre heures, avant de rentrer à Mexico. Votre maître devait, lui aussi, s'arrêter au Rancho del Venado, vous portiez avec vous des chaînes et l'ordre d'arrestation de votre maître, que vous étiez chargé de désigner à l'officier ; cette mission c'est vous-même qui l'avez sollicitée ; vous savez comment vous l'avez remplie ; vous avez quitté aussitôt la ville, et vous vous êtes rendu au Rancho, où vous avez attendu jusqu'à ce matin votre maître, et l'officier chargé de l'arrêter ; que répondrez-vous à cela ?

L'Indien poussa un gémissement profond, mais ne prononça pas un parole.

— Ce n'est pas tout, reprit don Estevan d'un accent glacé : pour que votre châtimement soit complet, il faut que vous sachiez le cas que le général, que vous avez si fidèlement servi, faisait de vous, et quelle récompense il vous réservait.

Le misérable Oregano releva lentement la tête et fixa sur le jeune homme un regard d'une expression singulière et anxieuse.

Don Estevan, sans paraître remarquer l'émotion de l'Indien, consultait plusieurs papiers posés près de lui sur la table ; les Indiens et les métis à demi civilisés ont une terreur profonde pour tout ce qui est écriture, les lettres sont pour eux des grimoires ; tout écrit pour eux est une menace ; ils se souviennent de l'inquisition espagnole et des actes judiciaires dont les magistrats mexicains sont si prodigues et taxent à un si haut prix.

Don Estevan choisit enfin une lettre au milieu des autres et après l'avoir pendant un instant parcourue ou paru parcourir des yeux :

— Écoutez, dit-il, cette lettre est celle qui vous a été remise par le général de Tordesillas, elle est signée par le ministre de la guerre et adressée au lieutenant don Andrés Bravo du 2<sup>e</sup> régiment des dragons de Colima : voici comment elle se termine écoutez, cela vous regarde.

— J'écoute, Seigneurie, répondit l'Indien d'une voix lugubre.

— « Mon cher lieutenant don Andrés Bravo ; c'est le ministre de la guerre qui parle, comprenez-vous ?

— Je comprends, Seigneurie, balbutia l'Indien.

— Donc je continue, et il reprit : « le général de Tordesillas m'avertit que l'homme qui vous remettra cette lettre, un Indien Yaquis nommé Oregano, est un misérable couvert de crimes, à la fois assassin et voleur ; l'homme qu'il vous a fait arrêter est son bienfaiteur et lui a sauvé la vie ; ce fait seul vous édifiera sur le compte de ce bandit ; il est déplorable que l'on soit contraint de se servir de tels scélérats ; mais quand on n'a plus besoin d'eux, il faut s'en débarrasser aussitôt ; avant de rentrer à Mexico vous voudrez bien donner ordre d'attacher ce " bribon, " — coquin, — et de le jeter ensuite avec une pierre au coin dans un canal profond ; ce que faisant vous rendrez un véritable service à la société que vous débarrasserez d'un monstre ; le général de Tordesillas insiste pour que vous n'hésitiez pas à obéir à l'ordre formel que je vous donne. » Puis vient la signature ; dit don Estevan en terminant : voilà la récompense que vous préparait votre maître, celui qui vous a poussé à trahir lâchement votre bienfaiteur.

L'Indien était en proie à une surexcitation terrible ; il grinçait des dents, ses nerfs se tendaient comme des cordes, tout son corps semblait vibrer.

— Il y a cela ? s'écria-t-il ; il y a cela ?

— Voyez, lui dit don Estevan en lui tendant le papier.

— Je ne sais pas lire l'écriture des blancs, dit-il d'une voix rauque, jurez-moi que cela est bien véritablement écrit.

— Je vous le jure ; répondit don Estevan sans hésiter : et si vous n'alliez pas moufir, je vous remettrais cette lettre entre les mains.

Et cela était vrai, la lettre était bien telle que le jeune homme l'avait lue.

Sans doute le général, sur le point d'atteindre le but qu'il convoitait, éprouvait le besoin de se débarrasser de ses complices les plus compromettants, et n'hésitait pas à les sacrifier parce qu'ils lui devenaient inutiles.

— Eh ! s'écria l'Indien avec une énergie étrange, il s'agit bien de mourir à présent ; je veux me venger : le général est bien haut, je suis bien bas ; eh bien ! nous verrons ! je serai le grain de sable qui le fera trébucher et renversera sa fortune ; gardez cette lettre, vous ne me la donnerez que lorsque l'heure de la vengeance sera venue, et après vous ferez de moi ce que vous voudrez ; vous savez bien qu'il m'est impossible de vous échapper et que partout et toujours vous me tiendrez comme vous me tenez en ce moment ?

Il y eut un long silence.

Enfin don Estevan, après s'être entretenu assez longtemps avec ses amis, reprit la parole.

— Cette fois si nous suspendions encore votre châtiment, dit-il d'une voix sévère, pourrions-nous compter sur vous ?

— Oui, parce que je veux me venger, répondit l'Indien avec rage ; parce que si puissant qu'il soit je veux abattre mon ennemi sous mes pieds ; vous le savez, Seigneurie, la vengeance est sacrée pour nous autres Indiens ; je vous fais sur " Teolt " le grand Dieu inconnu qui n'a ni forme ni couleur, le serment de vous être fidèle envers et contre tous, et en préparant ma vengeance de servir la vôtre, puisse " Teolt " me foudroyer si je faussait ce serment sacré !

Il mit ses deux pouces en croix l'un sur l'autre, les posa sur ses lèvres, comme pour les sceller, puis il les mit sur son cœur.

Il n'y pas d'exemple que ce formidable serment ait été jamais faussé par un Indien.

— Déliez cet homme, dit don Estevan, panses ses blessures et rendez-lui ce qui lui a été enlevé, vous le voyez, j'ai confiance en vous, ajouta-t-il.

— J'ai juré, dit l'Indien avec dignité, le misérable Oregano n'existe plus, vous allez voir un homme, mais il faut que votre confiance soit entière.

— Elle le sera.

— Je dois continuer à paraître votre ennemi.

— Soit.

— C'est bon ; vous ne regretterez pas de m'avoir fait crédit de la vie ; les deux Señoras sont enfermées au couvent des Bernardines ; le général fait préparer un hôtel calle Primera Montovilla, pour les recevoir : votre plus redoutable ennemi après le général est Pétars Batt.

— Comment pénétre-t-on dans le couvent ?

— Avec un mot d'ordre : « Amour et Prudence » mais prenez garde à la supériorité des Bernardines : est une parente du général et lui est dévouée.

— Quand et comment nous verrons-nous ?

— Le plus rarement possible : tous les jours un homme sur lequel vous pourrez compter se promènera sur le paseo de la Vega de onze heures du soir à minuit, chaque fois que j'aurai des nouvelles importantes je vous les donnerai par son entremise : mais il serait bon que je le connusse.

— Ce sera tantôt l'un tantôt l'autre de ces deux hommes, dit don Estevan en lui désignant Camacho et Sidi Muley.

— J'ai des raisons pour ne pas les oublier, dit-il en jetant un regard sur ses mains qu'on pausait ; si j'avais quelque chose de pressé à vous apprendre, je saurais vous trouver ; le plus tôt que je partirai sera le mieux.

— Votre cheval est sellé, il vous attend, n'oubliez pas.

— J'ai juré, adieu.

— Au revoir, à bientôt.

— A bientôt.

L'Indien sortit, ce n'était plus le même homme, il semblait transfiguré.

Cinq minutes plus tard on entendit le galop d'un cheval lancé à toute course.

## VII

Les trois chefs suprêmes et don Fabian étaient demeurés seuls dans la grande salle de l'hôtellerie, écoutant le bruit du galop échevelé du cheval, qui allait de plus en plus s'éloignant dans la direction de Mexico.

Lorsque enfin ce bruit eut cessé de se faire entendre et que tout fut retombé dans le silence calme et profond de la nuit, les trois jeunes gens, sans ôter leurs masques, se regardèrent un instant, puis don Luis dit aux autres :

— Croyez-vous que nous puissions nous fier à cet homme ?

— Je réponds de lui, dit don Estevan.

— Et moi de même, ajouta don Jose.

— Voici, certes, de fortes cautions, frères, dit don Luis : sur quoi basez-vous cette certitude ? instruisez-moi, je vous prie, je ne sais rien.

— Nous nous basons sur la connaissance approfondie que nous possédons du caractère indien, répondit don Jose.

— N'avez-vous pas entendu le serment qu'il a prononcé ? dit don Estevan.

— Oui, il m'a semblé singulier.

— Parce que vous ne connaissez que très superficiellement la race rouge à laquelle cet homme appartient, si bas qu'il soit tombé.

— En effet, mais je ne comprends pas bien...

— Les Indiens ne sont chrétiens qu'à la surface, ils se font baptiser par crainte ou indifférence et afin de ne pas être molestés ; en secret ils restent païens ; les dieux de la mythologie mexicaine sont les seuls dans lesquels ils croient et qu'ils adorent ; sous le coup d'une émotion violente, ils oublient leur christianisme de commande pour redevenir païens.

Oregano est un Indien Yaquis ; le côté saillant du caractère de la race rouge est, après la haine des blancs, leurs éternels persécuteurs, la vengeance des injures reçues ; après avoir entendu la lecture de la lettre, dans laquelle sa mort était ordonnée, une transformation complète s'est opérée en Oregano.

Pour nous prouver sa bonne foi et sa résolution inébranlable de nous rester fidèle, il a fait ce serment qui vous a tant

étonné, serment et crié entre tous, pour tous ceux de sa race.

— Oh ! oh ! voilà un résultat bien imprévu et qui vous est dû tout entier, cher ami, repris don Luis ; votre interrogatoire a été mené avec une remarquable habileté ; je crois cependant que vous auriez pu éviter la torture.

Don Estevan et son frère éclatèrent de rire.

— Frère, dit don Estevan, souvenez-vous de ceci : le seul moyen d'obtenir ce que l'on veut d'un Indien manso, sans être contraint de pousser avec lui les choses jusqu'à la dernière extrémité, c'est tout d'abord de le frapper de terreur en lui infligeant des douleurs physiques intolérables en apparence, mais minimes en réalité et de courte durée, c'est ce que j'ai fait avec Oregano ; vous avez vu quel succès j'ai obtenu ; dans quelques heures ses excoiations, car ce ne sont pas même des blessures, seront cicatrisées : il n'y pensera plus, il ne conservera qu'un souvenir ; mais terrible et vivace, celui-là : le souvenir des injures qu'il a reçues du général de Tordesillas, et l'espoir de se venger de lui.

— Amen, de tout mon cœur, dit don Fabian en riant : ce drôle nous a donné des renseignements précieux, sans compter ceux qu'il nous fournira encore ; pour ma part je ne lui garde pas de rancune, et je désire vivement qu'il nous aide à nous débarrasser de notre ennemi.

— Je ne sais comment il manœuvrera pour réussir, dit don Estevan sur le même ton, mais soyez certain qu'il réussira et nous sera très utile.

— A la bonne heure, dit don Luis, tout est bien, qui finit bien.

— Caballeros, il est près de deux heures du matin, nous sommes absents de Mexico depuis très longtemps, je crois qu'il est temps de partir !

— C'est juste, dit don Fabian, nous sommes loin de notre demeure.

— J'ai une idée, dit don Jose, attendez.

Il entr'ouvrit la porte et appela Sidi Muley.

Celui-ci parut aussitôt.

— Le Mesonero ? dit le jeune homme.

Après un instant le Mesonero arriva.

— Nous désirons rentrer à Mexico sans être vus ? lui dit don Jose à brûle-pourpoint.

— C'est facile par les souterrains, Seigneurie, répondit nettement l'hôtelier.

— Conduisez-nous dans une direction qui ne soit pas trop éloignée de la place de Necatitlan, est-ce possible ?

— Et facile, Seigneurie ; en sortant du souterrain vous n'en serez qu'à dix pas.

— Très bien ; soyez fidèle et discret, vous n'aurez pas à vous en repentir, et il ajouta en lui mettant une bourse dans la main, voici d'avance le premier mois de votre salaire.

— Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire, Seigneurie, répondit le Mesonero, en serrant soigneusement la bourse.

— Sidi Muley, avertissez Cuchillo, Aramburi, Camacho et Navaja de se tenir prêts à nous suivre.

— Oui, Seigneurie.

Et il sortit avec Angel Crotal, qui allait préparer des torches.

— J'aurais cependant aimé à marcher par cette admirable nuit, dit don Luis.

— Moi aussi, reprit don Jose, malheureusement ce n'est pas possible.

— Bon ! pourquoi donc cela ?

— Tout simplement, frère, parce que vous êtes trop facile à reconnaître avec notre ami Diamant sur les talons ; à peine aurions-nous fait dix pas dans la ville, qu'un espion quelconque se serait mis à nos trousses et nous aurait accompagnés jusqu'à notre maison.

— C'est juste, je n'y songeais pas ; vous pensez à tout, frère.

— Dans une lutte comme celle que nous soutenons, et avec un ennemi aussi redoutable que le nôtre, nous ne devons rien oublier et rien négliger, frère, sinon nous sommes perdus.

En ce moment, Angel Crotal parut : les cinq bandits armés de torches l'accompagnaient.

— A vos ordres, Seigneurie, dit l'hôtelier.

— Partons, caballeros.

Une porte secrète s'ouvrait dans la grande salle même : l'hôtelier fit jouer un ressort caché dans le parquet, la porte roula silencieusement sur ses gonds invisibles, les cinq hommes passèrent ; on traversa un corridor assez étroit ménagé dans la muraille et au bout duquel, après avoir ouvert une seconde porte secrète, on se trouva devant un escalier à vis s'enfonçant à une grande profondeur.

Sidi Muley et Camacho descendirent les premiers pour éclairer la marche, les autres suivirent ; Navaja et Cuchillo formèrent l'arrière-garde.

Nous l'avons dit déjà, ces souterrains de constructions cyclopéenne remontaient à une très haute antiquité : peut-être même dataient-ils de l'arrivée des Astèques dans le pays d'Anahuac, qui plus tard devait être le Mexique ; ces souterrains étaient dans un état de conservation remarquable ; ils se divisaient en plusieurs galeries ayant des directions différentes ; d'espace en espace, ils formaient des salles assez vastes où se trouvaient des dolmens ; souvent on rencontrait des portes secrètes ; chaque fois l'hôtelier en expliquait le mécanisme et indiquait le moyen de l'ouvrir et de le fermer d'un côté comme de l'autre.

Toutes ces portes étaient établies de la façon la plus ingénieuse ; presque toujours elles étaient faites au moyen de rochers tournant sur eux-mêmes et si adroitement enchassés qu'il était positivement impossible de découvrir la moindre solution de continuité ; de plus, de loin en loin, il y avait des hermes en fer, d'une solidité à toute épreuve et complètement invisibles quand elles étaient levées ; ces hermes avaient été posées depuis deux ans à peine par les soins du " Mancebo. "

Grâce aux indications claires et simples que l'hôtelier ne se lassait pas de donner, les jeunes gens ne tardèrent pas à reconnaître que rien n'était plus facile que de se diriger dans ces souterrains immenses : d'ailleurs don Jose avait dans une poche de son dolman l'excellente carte qu'il s'était fait remettre par l'ex-bandit qui l'avait occupé, et que les trois chefs se proposaient d'étudier sérieusement.

La course fut longue, elle se prolongea pendant plus d'une heure et demie ; elle aurait pu durer beaucoup moins de temps, mais les renseignements et les explications toujours utiles, données à chaque instant par l'hôtelier, avaient considérablement retardé la marche.

On atteignit enfin une dernière porte secrète derrière laquelle on aperçut un escalier.

On monta ; don Jose remarqua que cet escalier était beaucoup plus long que le premier qu'ils avaient descendu ; au sommet de l'escalier, un bloc de roche tourna et les voyageurs se trouvèrent dans une espèce de salle étroite et sans fenêtres.

Après avoir donné les renseignements nécessaires, Angel Crotal fit éteindre les torches.

Cela fait, il ouvrit une dernière porte, c'est-à-dire qu'il fit tourner un pan de muraille.

Au même instant une bouffée d'air s'engouffra dans la salle.  
— Attendez, murmura l'hôtelier.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## LE TESTAMENT SANGLANT

### PREMIÈRE PARTIE.

#### V

#### LE TESTAMENT.

— Chère et bonne dame ! vous le sauvez ! dit Julie les mains jointes.

— Claude ! poursuivit Clotilde, tu ne seras pas repris, tu ne retourneras pas aux galères, tu ne seras pas condamné à mort ; tu seras libre, tu seras riche, tu seras heureux, tu épouseras Julie.

Au lieu de remercier ou de répondre, il fit un pas vers elle, lui saisit la main, et lui dit, en la regardant à son tour avec une fixité effrayante :

— Vous allez m'ordonner, n'est-ce pas, quelque chose de terrible ?

— C'est possible, répondit-elle.

— Vous voulez que je le tue ?

— Qui ?

— Mais... le vicomte de Varni.

— Tuer M. de Varni ! reprit la vicomtesse, qui puisait une énergie passagère dans l'idée même qui la consumait ; le tuer en une fois ; d'un seul coup, presque sans souffrance, sans que rien prolonge ou renouvelle après lui notre vengeance et son châtiement !

Me crois-tu donc assez débonnaire pour me contenter de si peu ?...

Quoi ! quelques gouttes de sang, le froid du fer, une seconde d'agonie, rien de plus !... rien de plus pour tout le mal que nous a fait cet homme, à toi, à moi, à Gaston, à Julie, à tous !

Tu trouves que pour tout cela, c'est assez de le tuer, et tu te vantes d'être devenu méchant ?...

Oh ! Claude, je suis plus méchante que toi, et les galères que j'ai là, dans mon cœur, m'en ont plus appris que les tiennes !

Claude et Julie frissonnèrent.

— Eh bien ! madame, ordonnez, répliqua celui-ci, que faut-il faire ?

— Pour le moment, bien peu de chose, dit-elle ; attends une minute ; j'ai besoin de tout calculer.

En prononçant ces derniers mots, madame de Varni se détourna et parut réfléchir.

Sans son extrême maigreur, nul, en cet instant, n'eût pu deviner qu'elle était malade ; elle, que nous avons vue si débile et si chancelante, elle paraissait ranimée.

La soirée avançait ; le crépuscule, déjà si prompt à venir à cette époque de l'année, s'assombrissait de plus en plus.

Le ciel, qui tout à l'heure ruisselait de pourpre et d'or, était

devenu d'une blancheur lactée que perçaient çà et là les premières étoiles.

Les teintes du couchant, éblouissantes et enflammées au commencement de cette scène, pâlissaient peu à peu et se fondaient, à l'horizon, dans une brume violette sur laquelle se découpaient en noir les collines et les lointains.

Julie et Claude s'étaient repris par la main ; et l'amour immonse qu'on lisait dans les yeux de la jeune fille jetait dans le cœur de son amant un bonheur depuis longtemps oublié, une force nouvelle qui le rattachait à la vie.

A la fin madame, de Varni revint à eux, et dit à Claude en se frappant le front :

— J'ai tout décodé.

— Que dois-je faire ? répéta le jeune homme.

— Écoute : tu te souviens de ce domestique que tu as vu l'autre jour sur le port, et dont la livrée t'a fait tressaillir ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! ce mouvement de joie était un pressentiment. Voici la nuit ; pour plus de sûreté, tu vas rester ici jusqu'à nouvel ordre et t'y tenir caché ; pendant ce temps, Julie et moi nous allons rentrer. Ce domestique est de Nice ; il s'appelle Arrioli. Il n'est à mon service que depuis huit jours ; j'ai encore ses papiers entre les mains, et ils sont en règle, je vais à l'instant même envoyer Arrioli à Paris auprès de M. de Varni.

Ici, Julie et Claude se regardèrent d'un air étonné.

— Oh ! soyez tranquilles, reprit la vicomtesse, je sais ce que je dis, et je calcule les jours et les heures ; Arrioli ira donc à Paris, et il portera de mes nouvelles à M. de Varni. M. le vicomte sera sensible à cette attention de son épouse bien-aimée ! poursuivit-elle avec une sombre ironie. Mais, pour faire ce voyage, Arrioli n'aura besoin ni de sa livrée, ni de son passeport ; il lui suffira d'avoir une lettre de moi à l'adresse de mon mari, et une bourse bien garnie.

Dans une heure il sera parti, et dans une heure Julie t'apportera ici même le passe-port et la livrée.

— Oh ! madame ! que de bontés !

— Tu pourras alors revenir avec elle à la maison ; tout le monde sera couché ; elle t'introduira dans ma chambre, et je t'expliquerai le reste.

La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir ; madame de Varni, qui paraissait jusque-là ne s'être aperçue ni du changement de température ni du frisson qui la faisait trembler malgré elle, ni des accès de toux qui la prenaient fréquemment, dit à Julie :

— Rentrons vite ; il est tard, et cette fraîcheur est malsaine. Oh ! maintenant, je veux me soigner ; je veux vivre au moins six jours.

Elles rentrèrent. Au bout d'une heure, le domestique partait pour Paris, portant la lettre suivante :

« Les médecins assurent que je n'irai pas jusqu'à la fin d'octobre. Pour l'honneur de votre nom et du mien, peut-être ne serait-il pas convenable que l'on vous vît rester à Paris pendant que je meurs ici. »

— La fin d'octobre ! avait dit tout bas madame de Varni en fermant la lettre ; Dieu merci ! je n'arriverai pas jusque-là.

Dès que le domestique fut parti, Julie apporta à Claude les papiers et l'habit de livrée.

Pendant le temps que Rioux avait passé au bain, où toutes les pensées sont constamment tournées vers les chances d'éva-

sion, il avait acquis dans l'art des déguisements une habileté si grande, que lorsqu'il ontra, quelque moments plus tard dans la chambre de madame de Varni, celle-ci eut peine à le reconnaître.

Elle le reçut dans sa chambre : elle avait renvoyé ses femmes, et elle était seule, plongée dans son fauteuil de malade. De toute sa beauté d'autrefois, elle n'avait conservé que ces grands yeux bleus et ces magnifiques cheveux blonds cendrés que Julio poignait et déroulait sous ses doigts pendant qu'elle parlait à Claude.

Celui-ci, dont l'âme bronzée et endurcie par la douleur venait pour ainsi dire de se rasséréniser et de s'attendrir sous la douce influence de son amour, éprouva un sentiment de pitié profonde en contemplant cette femme, cette noble compagne de son enfance, tendant vers lui sa main diaphane et son bras désharné.

— Claude, lui dit-elle, nous nous regardons, et nous nous étonnons tous deux l'un de l'autre, n'est-ce pas ? J'admire ton bon air : que dis-tu du mien ?

— Oh ! madame ! s'écria le jeune homme les larmes aux yeux.

— Ne me plains pas ; je suis contente aujourd'hui, contente de moi comme de toi : nous sommes tous deux tels que nous devons être, toi pour vivre, moi pour mourir.

Et un sourire effleura ses lèvres livides.

— Donnez-moi donc vos ordres, reprit Claude ; quels qu'ils soient, je suis prêt à vous obéir.

— Tu vas partir pour Avignon ; tu t'arrangeras pour y arriver de nuit ; tu ne te feras reconnaître à personne qu'à Dominique Ermel ; tu lui diras que je l'attends : ensuite tu feras passer à Antoinette Margerin cette lettre que j'ai eu la force de lui écrire, et où je la prie de venir bien vite me retrouver ici, avec son père, si elle veut m'embrasser encore une fois. J'en suis sûre, ni elle, ni M. Margerin ne résisteront à cette prière... Oh ! je veux que la réunion soit complète.

— Et elle le sera, je vous en réponds, reprit Claude ; et ni Dominique Ermel, ni le père Margerin, ni mademoiselle Antoinette ne manqueront à l'appel. Voilà tout ce que vous avez à m'ordonner ?

— Oui, pour aujourd'hui. Maintenant, pars sans perdre une minute... Voyons ; nous sommes au 5 octobre : tu ne peux pas être à Avignon avant le 7 : le 10 au matin, vous devez tous être ici, Dominique, Antoinette, M. Margerin et toi.

— Oui, madame.

— Mais au moins, pas un jour de plus ; songez tous que mes heures sont comptées, et qu'il faut que je sois encore vivante quand vous vous trouverez réunis dans cette chambre. Pensez bien à tout ; que personne, excepté Dominique, ne te reconnaisse ; n'oublie pas qu'à dater de ce moment, tu ne t'appelles plus Claude Rioux, mais Arrioli : n'oublie pas que, de la commission que je te donne, dépendent ta vengeance et la mienne !

Claude s'inclina et sortit précipitamment.

Pendant les quatre jours qui suivirent, l'état de madame de Varni s'aggrava avec une rapidité effrayante. Mais elle disait des temps à autre à Julie qui se désolait :

— Rassure-toi ; je vivrai jusqu'au 10 octobre.

Le 10 au matin, vers neuf heures, Antoinette Margerin arriva avec son père. elle se précipita en pleurant sur le lit de madame de Varni et la tint étroitement embrassée :

— Prends garde, cher enfant, lui dit doucement la malade ;

mon souffle pourrait te donner mon mal, et je veux que tu restes toujours belle.

Maître Margerin avait la physionomie solennelle et lugubre que prennent inévitablement les notaires en pareille circonstance.

— Antoinette, reprit madame de Varni, je te remercie ; il m'eût été cruel de mourir sans revoir la douce compagne de mon enfance... Ah ! nous étions heureux alors ! quels bons moments nous y avons passés au bord du Rhône, à respirer cet air libre et pur, cette bise qui faisait circuler dans nos veines des frissons de jeunesse et de vie !... Mais où vais-je égarer mes souvenirs ? ajouta-t-elle en essayant de se soulever sur son séant : monsieur Margerin, soyez le bienvenu : vous-avez depuis longtemps la confiance de ma famille, et c'est à vous seul que j'ai dû songer pour faire mon testament : seulement, je ne le ferai que ce soir.

Quelques heures après, on vit arriver Dominique Ermel ; une vive rougeur teignit les fraîches joues d'Antoinette ; madame de Varni le regarda avec anxiété, comme si elle s'attendait à voir quelqu'un derrière lui :

— Et Claude ? lui demanda-t-elle à voix basse au moment où il s'approcha de son chevet.

— Il vous fait dire qu'il sera ici à huit heures du soir.

— Huit heures ! reprit-elle en regardant la pendule ; ce ne sera pas trop tard ; mais nous aurons juste le temps.

La journée s'écoula avec cette lenteur silencieuse, inquiète, trop bien connue de tous ceux qui ont passé de semblables heures auprès du lit d'un mourant ; de temps en temps, Clotilde, qui s'affaiblissait de plus en plus, faisait signe à Dominique et à Julio que Claude n'arrivait pas.

Dans le courant de la soirée, un prêtre, instruit de l'état désespéré de madame de Varni, fit demander si elle voulait le recevoir :

— Pas encore ! le notaire avant le prêtre ! répondit-elle.

Enfin, huit heures sonnèrent ; presque au même instant, Claude parut au seuil de la chambre. L'unique flambeau qui éclairait l'appartement répandait une lueur si faible et si pâle, et d'ailleurs Claude était si bien déguisé, que ni maître Margerin ni même Antoinette, ne le reconnurent. Il ressemblait à s'y méprendre à un domestique ordinaire venant se mettre aux ordres de sa maîtresse.

Afin de mieux donner le change, il apportait un plateau sur lequel il avait mis une potion et un verre.

Il s'avança, sans affectation d'empressement, vers madame de Varni, et en posant le plateau sur le guéridon, il dit de façon à ce qu'elle seule pût l'entendre :

— Excusez-moi, madame, si je vous ai fait attendre ; j'ai eu besoin d'une nuit de plus...

— Et pourquoi ?

— Pour tuer Baptistin.

— Ah ! tu as bien fait ; j'avais oublié de te le dire, reprit-elle avec calme : puis elle ajouta à voix haute. Arrioli, laissez-le ce plateau, et donnez à M. Margerin tout ce qu'il faut pour écrire... Monsieur Margerin, soyez assez bon pour me prêter votre ministère.

Le notaire s'assit devant une petite table, et déroula un cahier de papiers. Dominique Ermel à ses côtés ; Julia, debout près du lit, tenait dans ses mains une des mains de Clotilde, et interrogeait le pouls avec angoisse ; toutes les cinq minutes, elle lui faisait respirer un cordial qui la ranimait pour un instant ; Antoinette, un peu en arrière, ne cessait pas de prier : avec ses

blonds cheveux, ses mains jointes et ses yeux baignés de larmes, on eût dit l'ange gardien de la mourante.

Claude Rioux s'était retiré au fond de l'appartement. Son regard ardent se fixait tantôt sur madame de Varni, tantôt sur un grand rideau de soie noire qui occupait la cloison en face du lit, et sous lequel, lorsque le soulevait une bouffée d'air on pouvait entrevoir un cadre doré.

Le silence était profond, on n'entendait que le balancier de la pendule et la respiration oppressée de Clotilde; à travers la fenêtre, qu'on avait entr'ouverte pour aérer un peu la chambre, on sentait venir une brise tiède, portant avec elle les douces senteurs de cette heureuse contrée.

— Monsieur Margerin ! écrivez ! dit Clotilde au milieu de ce lugubre silence.

Et elle lui dicta son testament.

Voici quel fut le testament de madame de Varni :

« Pouvant, d'après les clauses de mon contrat de mariage, disposer en toute liberté des biens que je me suis réservés, savoir :

» Les diamants de ma mère ;

» Les jardins et dépendances de l'ancien pavillon de Mignard ;

» J'institue mon légataire universel M. Dominique Ermel, actuellement clerc dans l'étude de maître Margerin, notaire à Avignon, rue Banasterie.

» Le tout sous la condition unique et exclusive qu'il achètera l'étude de maître Margerin, et qu'il épousera mademoiselle Antoinette Margerin, sa fille.

» Faut de quoi, mes biens seront vendus et le prix donné aux hospices d'Avignon.

» Fait à Hyères, le 10 octobre 1756.

» Et ai signé. »

Madame de Varni eut la force de prendre le papier des mains de maître Margerin ; il lui présenta la plume, lui désigna la place, et elle signa lisiblement.

Antoinette et Dominique firent un mouvement pour courir à elle et la remercier ; elle les arrêta d'un signe, et ajouta d'une voix haletante, mais toujours impérieuse.

— Tout n'est pas fini ; j'ai encore quelque chose à dire... monsieur Margerin, et toi, ma bonne Antoinette, veuillez sortir un moment ! Dominique, et toi, Julie, et vous aussi Arrioli, demeurez.

M. Margerin sortit avec sa fille ; dès que la porte fut fermée sur eux, madame de Varni reprit précipitamment :

— Dominique ! Claude ! Julie ! venez vite ! Vous, Dominique Ermel, vous êtes maintenant mon seul notaire ; prenez une feuille blanche, et écrivez mon vrai testament, celui qui sera valable pour vous trois. Et elle dicta :

« M. Dominique Ermel vendra mes diamants, qui valent cent mille écus, et remettra la moitié de la somme à Claude Rioux.

» Ledit Claude Rioux, dès que j'aurai fermé les yeux, passera en Italie sous le nom d'Arrioli ; il emmènera Julie Thibaut et l'épousera.

» Ledit Dominique Ermel achètera l'étude de maître Margerin ; il épousera Antoinette Margerin ; il demeurera à Avignon. »

Madame de Varni s'arrêta un moment ; elle paraissait recueillir les derniers souffles de vie qui lui restaient.

— A présent, Julie, dit-elle, tire le rideau qui couvre ce cadre, et allume un flambeau de plus.

La jeune fille obéit, alluma un flambeau, s'avança vers le rideau de soie noire placé vis-à-vis le lit, et le tira d'une main tremblante ; on put voir alors le portrait de madame de Varni telle qu'elle était à l'époque de son mariage.

L'auteur de ce portrait semblait avoir pressenti les douleurs de Clotilde, tant il avait mis d'expression dans son regard, tant il avait eu soin de rendre les premiers symptômes de langueur et de souffrance qui s'étaient révélés dès lors sur cet admirable visage. Seulement cette nuance presque imperceptible s'était si bien adoucie sous les doigts du peintre, qu'il en avait fait une beauté de plus et que ce portrait donnait lieu à un bien douloureux parallèle.

— Claude ! Dominique ! Julie ! reprit madame de Varni : regardez ce portrait ; ce visage, c'était le mien il y a deux ans ; maintenant, regardez-moi ! me trouvez-vous assez changé ?

Ils gardèrent le silence ; elle continua :

— Dominique ! je vous lègue aussi ce portrait, vous ferez graver sur le cadre le lieu et la date de ma mort : Hyères 10 octobre 1756.

— Le jeune homme baissa la tête en signe de douloureuse obéissance.

— Ce n'est pas tout ! poursuivit-elle : Claude et Dominique, voici la clause suprême de mon testament : vous aurez des enfants, n'est-ce pas ?... oui, vous en aurez, et M. de Varni en aura aussi : car il va être libre, et je sais, je suis sûre qu'il se remariera.

L'avenir de sa race, l'orgueil de son nom dont il est le seul héritier, lui ordonne de se remarier et d'avoir un fils.

Qu'on ne touche pas à un cheveu de sa tête, tant qu'il ne sera pas époux et père : pour le mal qu'il m'a fait, ce serait trop peu d'une victime, et si ma vengeance n'atteignait que lui seul, je ne me croirais pas vengée : non, qu'il vive et qu'il se voie revivre dans un fils, et que ce fils ait des enfants pour que tous aient leur tour et qu'il en reste toujours un en ce monde, marqué au front pour le châtement.

Toi, Claude, tu rentreras en France dès que tu le pourras sans danger : vous, Dominique, vous attendrez que Claude soit revenu : alors concertez-vous ; alors frappez : alors cherchez à deviner comment il faut vous y prendre pour que le coup soit plus affreux, la plaie plus profonde, le supplice plus irréparable !

Soyez inflexibles comme des juges, impassibles comme des instruments, impitoyables comme des bourreaux.

Mais en s'appesantissant sur l'homme, que votre main n'éteigne jamais la race ! qu'elle s'arrête toujours à l'enfant destiné à grandir et à perpétuer son nom pour perpétuer mon œuvre ! qu'on le respecte et qu'on veille sur lui comme sur un trésor ; un trésor de haine où vous puiserez sans le vider.

Pour que ce but soit complètement atteint, pour que mon testament soit bien exécuté, ce n'est pas assez que vous vous souveniez de moi et de ce que j'ai souffert : il faut encore que vous inspiriez à vos enfants les pensées que je vous inspire ; il faut que vous les éleviez pour cette mission vengeresse dont je vous investis ; il faut qu'ils héritent de vous comme vous héritez de moi ; il faut qu'après vous ils agissent en votre nom, comme vous agirez au nom de cette Clotilde dont vous recueillez en ce moment les dernières paroles !..

Madame de Varni rétomba épuisée ; de grosses gouttes de sueur baignaient son visage ; mais il y avait encore de la vie dans son regard dont l'ardeur semblait redoubler à chacune de ses paroles :

— Encore un mot, ajouta-t-elle. Je veux que ma vengeance



atteigne trois générations, et, pour cela, je lui assigne quatre-vingt-dix ans de durée.

Datée du 10 octobre 1786, elle ne finira que le 10 octobre 1846. Claude, Dominique, Julie, m'avez-vous bien entendu ?

— Oui, murmurèrent-ils, frissonnant et subjugués.

— Et me jurez-vous d'exécuter en tous points et de léguer à vos fils la tâche que je vous légue ?

— Nous le jurons.

— Vos mains !

Ils lui tendirent leurs mains qu'elle pressa tour à tour de ses doigts moites et refroidis,

— A présent tout est fini, dit-elle, faites rentrer M. Margerin et Antoinette, toi, Claude, reprends ton nom d'Arrioli, et retire-toi, comme tout à l'heure, au fond de la chambre. puis, introduisez le prêtre !

Antoinette et son père rentrèrent, madame de Varni fit signe à la jeune fille de se rapprocher de son lit.

— Chère et douce amie ! lui dit-elle, il n'y a pas dans ton âme angélique un seul sentiment qui ne soit amour, bonté, résignation et tendresse : le souffle des passions qui nous agitent, passe près de toi sans t'atteindre, sans troubler la pureté de ton front, la sérénité de ton cœur.

Conserve toujours, Antoinette, cette sainte et belle ignorance. rends Dominique heureux, sois heureuse, et toi qui sais prier, prie pour ceux qui ne le savent plus !

Antoinette retomba à genoux en sanglotant, Julie resta au chevet de Clotilde.

En ce moment le prêtre entra, madame de Varni paraissait si abattue, qu'il ne lui demanda rien, il lui adressa quelques paroles de consolation, puis il se mit à récita les prières.

La nuit avançait ; M. Margerin, Dominique et Antoinette répétaient, après le prêtre, les paroles sacrées, Claude, à genoux derrière eux, gardait le silence.

Julie était toujours debout, et son regard ne quittait pas un instant le visage de la malade, que gagnait visiblement les premières ombres de la mort.

Tout à coup, par un effort inattendu et suprême, madame de Varni se dressa à demi, et attirant Julie à elle avec une énergie incroyable, elle murmura à son oreille :

— Adieu, Julie, nous serons vengées !

— Ma fille, dit à son tour le prêtre en se penchant vers Clotilde, pardonnez-vous à ceux qui vous ont offensée ?

Elle ne répondit pas ; elle était morte.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

#### TRENTE ANS APRÈS.

Il faut maintenant, monsieur le vicomte, que je vous prie de franchir avec moi un espace de trente années.

Le 20 octobre 1786, il y avait bal, rue Bannasterie, chez nos anciennes connaissances Dominique et Antoinette Ermel.

Ils venaient de marier, le jour même, leur fils unique, Agricol Ermel, à la jolie Adeline Morin, fille d'un de leurs bons amis.

Le bonheur sincère, passionné, qui illuminait le visage des

deux jeunes époux se reflétait sur la visage l'Antoinette, encore malgré ses cinquante ans.

Bien qu'il fût à peine plus âgé qu'elle, Dominique semblait avoir dix ans de plus : sa taille élégante s'était affaïssée ; son œil intelligent et vif paraissait assombri par une pensée triste, une préoccupation douloureuse, dont on eût pu demander le secret aux rides fines et déliées qui creusaient ses tempes et son front de leur inexorable réseau.

En parcourant du regard le salon où grâce à sa réputation sans tache et à sa brillante clientèle, maître Ermel avait pu inviter des hôtes de distinction, et où plusieurs noms illustres se mêlaient aux notabilités bourgeoises, il était impossible de ne pas être frappé par l'aspect d'un homme d'environ soixante ans entièrement vêtu de noir, et que son grand air, sa taille élevée, sa tête d'une beauté sévère et presque dure, quelque chose de mélancolique et de sombre répandu sur toute sa personne, faisait remarquer au milieu de cette foule insouciance et animée.

Les maîtres de la maison lui témoignaient une respectueuse déférence, empreinte cependant d'une sorte d'effroi et de répulsion insurmontables.

Étranger de cœur et d'esprit à la fête, il était facile de comprendre qu'il n'y était venu que pour faire acte de courtoisie : aussi, malgré ses efforts pour sourire et donner autour de lui quelques marques de bienveillance, sa nature hautain se trahissait par le pli superbe qui fronçait ses sourcils grisonnants et gaufrait son grand front chargé de nuages.

À côté de lui, comme pour former un charmant contraste, un beau jeune homme, vêtu comme les élégants de cette époque complétait Agricol Ermel avec cette franchise juvénile qui va au cœur parce qu'elle en vient, et rapproche, mieux que toutes les lois du monde, les distances sociales.

Ce sexagénaire à l'aspect lugubre et soucieux, c'était le vicomte de Varni, l'homme qui a joué un rôle si terrible dans la première partie de cette histoire ; cet aimable et élégant jeune homme, c'était son fils, Elzéar de Varni, marié depuis un an à peine.

(A CONTINUER.)

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

### “ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS ..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1086, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste-Thérèse